

808

13772

25-B

R 454

REVUE LITTÉRAIRE

1901

DE

L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

S'ADRESSANT

Aux Elèves des Séminaires, Collèges, Ecoles Normales, Pensionnats,
Académies, aux Cercles Littéraires, etc.

PAR

UN ENSEIGNEMENT THEORIQUE ET PRATIQUE,

Paraissant chaque mois de l'année scolaire.



DEUXIÈME ANNÉE

1901

EN VENTE

Au Juniorat du Sacré-Cœur,
OTTAWA, CANADA.

23111

A NOS LECTEURS.

La REVUE entre dans sa deuxième année. Sans avoir obtenu ce que l'on appelle *un succès*, elle a reçu néanmoins un accueil favorable.

Nous en remercions cordialement les abonnés, en les suppliant de nous venir en aide pour la propager dans une plus large mesure, cette année : c'est la seule condition de sa viabilité dans l'avenir.

Le programme que nous nous étions tracé d'avance n'a pas reçu tout le développement projeté et désiré ; tel que nous l'avons traité, il a rendu service cependant et n'a pas été trop désagréable, puisque l'on a bien voulu nous l'écrire de divers côtés ; l'écho des des critiques qu'il a dû provoquer n'est point arrivé jusqu'à nous malheureusement.

Le plan que nous adoptons pour la présente année se limite aux "Moyens de former le style," quatrième partie des principes de littérature, partie fondamentale et de la plus haute importance, on en conviendra aisément. En voici les grandes lignes :

- I.—**Janvier** : Le style.—Ce qu'il faut lire.
- II.—**Février** : Comment il faut lire.
- III.—**Mars** : L'analyse littéraire.
- IV.—**Avril** : La traduction.
- V.—**Mai** : Le type de la phrase française.
- VI.—**Juin** : L'art de l'expression.
- VII.—**Septembre** : Comment on peut corriger son style.
- VIII.—**Octobre** : L'art du développement.
- IX.—**Novembre** : Même sujet.
- X.—**Décembre** : Résumé général.

Ce plan, nous le devons à la bienveillance de M. P. de LABRIOLLE, qui veut bien assurer à son exécution son concours intelligent et expérimenté : c'est nous obliger doublement à la gratitude envers sa personne.

Comme l'an dernier, la "Partie théorique" sera appuyée d'exemples simples et clairs, et la "Partie pratique" viendra à son tour développer ou confirmer les conseils littéraires.

Plusieurs abonnés ont exprimé le désir de voir continuer l'étude analytique des "Fables de La Fontaine"; nous nous rendons avec plaisir à cette invitation.

De divers côtés on nous adresse des "devoirs d'élèves", les uns venant de séminaires, les autres de pensionnats. Sans indiquer la provenance de ces essais, nous serons heureux de les publier avec des commentaires, des corrections, des remarques critiques : ainsi ces leçons pratiques profiteront à d'autres. Si des collaborateurs veulent ainsi nous offrir l'appoint de leur bonne volonté, nous ferons bon accueil à leurs compositions, autant que le permet l'espace dont nous disposons.

Des raisons économiques, en effet, nous font réduire de six feuillets chaque numéro mensuel de notre publication : ce qui donnera néanmoins un volume de 360 pages à la fin de l'année. Nous nous empresserons de fournir les 48 pages par mois, dès que les abonnés nous viendront en aide pour en couvrir les dépenses.

On nous permettra de citer quelques passages de lettres relatives à notre publication : les intéressés voudront bien y reconnaître un témoignage de la gratitude de la Rédaction.

1° D'un Supérieur de séminaire :

C'est la première tentative au pays d'une "Revue" pour l'enseignement secondaire. L'entreprise ne manque pas de hardiesse ; mais les numéros parus démontrent que les rédacteurs ont tout ce qu'il faut de talent et de connaissance pour la mener à bonne fin.

Cette "Revue" sera d'un grand secours et aux professeurs et aux élèves. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'admire votre courage et que je vous souhaite plein succès.

2° D'un autre Supérieur de séminaire :

Avec tous mes meilleurs compliments, je puis vous assurer que la "Revue littéraire" possède l'estime des professeurs et des élèves. Je fais des vœux sincères pour sa diffusion entre les mains de la jeunesse de notre pays...

3° D'un professeur de séminaire :

Que voulez-vous que je pense de la "Revue" ? Comment pourrais-je ne pas la trouver *éminemment pratique* ? D'ailleurs, je connais les élèves. Ce qui leur manque, c'est le métier et ses procédés. On leur enseigne beaucoup de préceptes généraux : leur vue peu perçante les empêche de percevoir les détails, et la "Revue," c'est au détail qu'elle s'attache avant tout. Elle a touché juste à l'endroit du mal ; et je reste convaincu qu'elle apprend à la jeunesse l'art d'écrire...

4° D'une école normale :

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ici votre "Revue" fait des merveilles ; avec son aide, notre travail s'est simplifié et est devenu plus pratique et plus captivant pour nos élèves : nous prenons 15 abonnements...

5° D'une autre école normale :

Je tiens à vous assurer de ma sympathie, et je prie Dieu que la "Revue" obtienne des résultats supérieurs même à ceux que vous en attendez.

6° D'une Supérieure générale de Congrégation enseignante :

Quant à l'appréciation que nous pouvons faire de votre "Revue," je suis sûre qu'elle atteindra le but que vous vous proposez. Je vous félicite donc de votre dévouement à l'éducation intellectuelle de notre jeunesse, et tous mes vœux vous sont assurés pour le plein succès de votre entreprise.

7° D'une autre Supérieure générale :

Nous sommes des plus satisfaites de votre belle "Revue" ; nous la trouvons absolument précieuse pour nous et pour nos enfants qui la suivent avec un intérêt toujours croissant. Nous lui souhaitons donc de cheminer longtemps en semant sur son passage jouissances et services.

Nous pourrions insister, ayant en main beaucoup de lettres analogues, quelques-unes même venant d'Europe. C'est le cas de nous rappeler les mots de La Bruyère : "Ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter." Il nous reste donc à mériter, cette année encore, l'estime bienveillante et le sympathique concours de tous nos abonnés.

La sympathie et l'intérêt nous ont ménagé une faveur dont nous remercions le cœur et la main qui l'ont consignée dans la lettre suivante :

Archevêché d'Ottawa, le 18 janvier 1901.

A la Rédaction de la "Revue littéraire,"

L'an dernier, à pareille époque, j'ai salué et accueilli avec joie la première apparition de votre publication littéraire.

Autant que mes occupations me l'ont permis, je me suis fait un plaisir de la lire, et je dois avouer qu'elle m'a paru devoir être bien utile à la jeunesse de nos collèges et de nos pensionnats.

J'ai constaté avec satisfaction qu'elle a vivement intéressé les maisons d'éducation et d'enseignement à Ottawa et dans le diocèse.

Avec le renouvellement de mon abonnement personnel, veuillez agréer l'assurance de mes vœux de succès et de ma paternelle bénédiction pour une œuvre aussi avantageuse que désintéressée.

† J. THOMAS, Archev. d'Ottawa.



I.—PARTIE THEORIQUE

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

IV. PARTIE.—LES MOYENS DE SE FORMER LE STYLE.

I^{RE} LEÇON.

Le style.—Les auteurs qu'il faut lire.

I.

1. Il y a *moyen de se former le style*. L'art de la composition, de la rhétorique, au bon sens du mot, n'est pas un art inefficace. On apprend, non pas à avoir du génie, mais à écrire bien.

Il semble y avoir, dans le fait de donner des règles de style, une sorte d'inconséquence. Et, en effet, pour bien écrire, il faut d'abord de l'imagination, de la sensibilité, du goût, du raisonnement surtout. Or, ces qualités ne sont-elles pas justement de celles "qui ne se donnent pas" ?

L'objection est plus spécieuse qu'elle n'est forte ou fondée. Il est évident que le talent ou le génie ne s'enseignent pas par des préceptes. Toutes les règles du monde ne feront jamais pousser des ailes à ceux qui n'en ont point.

Mais ce que l'on peut faire, c'est de montrer à chacun comment user de ses ressources naturelles, et aussi comment les développer. Il y a dans l'art d'écrire—comme dans la peinture, la musique etc.,—un côté technique qui est accessible à toutes les intelligences. Il n'est pas indifférent de connaître les procédés pour construire ses phrases, pour les ordonner entre elles, et pour choisir ses expressions.

Former son style, c'est justement s'initier à ces secrets de métier qui s'enseignent, et qui s'apprennent aussi.

2. Et d'abord, *qu'est-ce donc que le style* ? A-t-on un *style*, dès qu'il y a correction grammaticale ? Sans doute, la correction est une qualité essentielle, mais elle constitue un "minimum" qu'il

faut dépasser. Le style, c'est le langage acquérant un pouvoir à la fois **significatif** et **suggestif**.

« Significatif » c'est-à-dire qu'une irréprochable clarté doit en être la marque. Il faut que les mots soient employés dans leur acception normale : de manière que, à peine lu ou prononcé, chacun d'eux évoque l'idée ou l'image distincte que l'usage y a attachée. Il convient également que la syntaxe et la construction ne laissent aucune place à l'équivoque.

« Suggestif », parce que la vertu propre du style, c'est de communiquer à l'assemblage des mots un accent spécial, de même que l'accent de la voix, dans le langage parlé, communique aux mots quelque chose de plus que leur sens normal et les nuance différemment, suivant l'intonation, le visage, le geste.

Ex. :— Soit le passage suivant de Bossuet, sur la mort d'Henriette d'Angleterre :

« Quoi donc, elle devait périr si tôt ! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin, elle fleurissait, avec quelle grâce vous le savez ; le soir nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions, par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales. »

Les mots qui sont employés dans ce morceau sont pris dans un sens très clair : il n'est pas besoin de commentaire explicatif pour les comprendre. Mais en même temps l'émotion personnelle de l'orateur—qui avait connu la princesse, qui l'avait dirigée et appréciée mieux qu'aucun autre dans cette cour de Louis XIV, dont elle était l'ornement et la joie—communique à ces mots si simples je ne sais quel frémissement de pitié.

Et c'est ainsi que le style apparaît ici avec le double caractère que nous lui avons attribué et que résumant ces deux mots « significatif », « suggestif » ; d'où sa puissance sur l'âme.

3. Qui ne voit *les avantages de se former le style* ? 1° « Utilité toute **pratique** » d'abord. Chacun est exposé à écrire une lettre aux journaux, à publier un rapport, à rédiger un discours. Faute d'exercice, on paraît gauche et maladroit.

— « C'est trop peu estimer le public de ne prendre pas la peine de se préparer, quand on traite avec lui. Et un homme qui paraîtrait en bonnet de nuit et en robe de chambre, un jour de cérémonie, ne ferait pas une plus grande incivilité que celui qui expose à la lumière du monde des choses qui ne sont bonnes que

dans le particulier, et quand on ne parle qu'à ses familiers ou à ses valets." (G. DE BALZAC, cité par Brunetière : *Ess. de litt.* 293.)

Voilà ce que l'on peut dire à ceux qui étalent dans leurs écrits la platitude de leur pensée et l'incorrection de leur langage, et qui croient en outre "écrire divinement."

2° "Utilité plus élevée." S'habituer à bien écrire, c'est au fond s'habituer à bien penser. Car le langage n'est clair, élégant, "suggestif" enfin, que si la pensée dont il est l'enveloppe a elle-même ces qualités. Et cette culture, qui est la condition du style, est la parure de l'esprit, quelle que soit la profession à laquelle on s'applique,—et elle permet de servir la cause que l'on aime, en quelque ordre que ce soit.

— "Pourquoi, disait Mgr Dupanloup, ne pas unir à la science du droit et des affaires, les études littéraires, historiques, philosophiques ? Dans ces études, dans cette haute culture de l'esprit et de toutes les facultés brillantes de l'âme, il y a plus encore qu'un charme, il y a une *lumière* et un *secours* pour la science du droit elle-même et pour le talent de la parole. Est-ce que la parole d'un magistrat ou d'un avocat lettré n'emprunterait pas à ces connaissances une élévation, une gravité, un attrait, une dignité, une puissance de plus ? Est-ce qu'il n'y a pas entre les facultés de l'esprit humain de secrètes harmonies ? Est-ce que toute culture élevée, généreuse, féconde, ne profite pas en définitive à l'esprit lui-même et ne grandit pas l'homme tout entier ?"

"O prose ! mâle outil et bon aux fortes mains.
Quand l'esprit veut marcher, tu lui fais des chemins :
Grave dans le combat, légère dans la joute,
En habit d'ouvrier, libre, tu suis ta route,
Marchant droit vers le but, tu n'as jamais besoin
D'abdiquer lâchement le mot vrai qui fuit loin,
Tu le prends au galop, de lui seul occupée :
Le vers n'est qu'un clairon, la prose est une épée."

(L. VEUILLOT : *Rimes et raisons.*)

* *

II.

Quels sont les écrivains les plus propres à aider à la formation du style ?

On s'étonne vraiment de constater que des hommes d'un esprit judicieux, comme M. Lanson par exemple, proposent des programmes de lecture tellement vastes qu'il est impossible de les

remplir. Voici la liste des ouvrages qui, selon cet auteur, devraient être les livres de chevet de tous ceux qui aspirent à cultiver leur esprit : Homère, les tragiques grecs, Hérodote, Thucydide, quelques dialogues de Platon et discours de Démosthène ; Plutarque, Epictète, Marc-Aurèle ; Lucrèce, quelques discours de Cicéron, quelques traités de Sénèque et ses lettres à Lucilius ; Tite-Live, Tacite, Virgile, les beaux épisodes de Lucain, quelques morceaux d'Ovide et de Catulle ; Juvénal avec un bon commentateur et beaucoup de coupures ; les Evangiles, la Cité de Dieu de saint Augustin ; Shakespeare, Milton ; Dante ; *Don Quichotte* de Cervantès ; quelques extraits du moyen âge français ; puis les meilleurs écrivains des trois derniers siècles, en insistant surtout sur le XVII et le XIX siècle (1).

Proposé à la jeunesse, ce programme est loin de l'idéal chrétien, et nous paraît inacceptable. Son amplitude d'ailleurs risque de décourager à première vue ; et, à moins d'y consacrer cinq ou six années, il est impossible de faire autre chose qu'effleurer d'un regard rapide un si grand nombre d'ouvrages. Or, ce mode de lecture est pernicieux.

Nous ne nous arrêtons pas, pour le moment, à dresser de ces listes démesurées dont personne ne tient compte. Mais nous pouvons indiquer quelques livres qui nous paraissent particulièrement propres à la formation générale du style ; et nous bornerons ici notre choix aux suivants :

I. "Les Caractères de La Bruyère," édition de l'abbé Julien (Poussielgue. Paris), édition revue et annotée, que l'on peut mettre à la disposition des élèves.

Ce livre est d'une finesse de vue et de jugement tout à fait rare et qu'il faut lire et relire par petites tranches, en le savourant à loisir. On peut dire que tous les secrets de style sont dans ce chef-d'œuvre incomparable.

II. "Sermons choisis" de Bossuet, par Ch. Urbain (in-12 Lecoffre. Paris).

Peut-être faudrait-il donner la préférence au "Discours sur l'histoire universelle," édition Jacquinet.

III. "Les Mémoires d'Outre-tombe" de Chateaubriand, que nous préférons à ses autres œuvres, parce que, outre ses qualités habituelles, son style y est empreint d'une simplicité qui manque assez souvent aux *Martyrs* et au *Génie*.

(1) Conseils sur l'art d'écrire, p. 18.

Si l'édition Ed. Biré — 6 vol. in-12, Garnier, Paris — la meilleure et la seule critique, paraissait trop chère ou trop volumineuse, on trouvera un abrégé très acceptable et irréprochable, édité l'an dernier, par l'abbé Molién, (in-8. Vitte, Lyon.)

IV. De Chateaubriand nous passerions à L. Veuillot, l'illustre polémiste, que M. Jules Lemaître a appelé "l'un des cinq ou six grands prosateurs du siècle." Formé par la lecture des classiques, Veuillot se les est assimilés à fond : il peut résumer toute une série d'écrivains, ses modèles. Un commerce fréquent avec quelques-uns de ses ouvrages, par exemple : "Çà et là," "les Livres-Penseurs" surtout, "Historiettes et Fantaisies" et "Correspondance"... serait extrêmement profitable.

V. Ajoutons encore quelques œuvres de critiques contemporains ; l'on peut choisir parmi les suivants :

1° "Dix-neuvième siècle, Etudes littéraires," par E. Faguet (in-12, Oudin. Paris.)

2° "Portraits contemporains," par R. Doumic (in-12, Delaplane.)

3° "La religion des contemporains" par l'abbé Delfour (2 volumes in-12. Lecène, Paris.)

4° "Dix-neuvième siècle : Esquisses littéraires et morales" par le R. P. Longhaye (1 vol. in-18. Retaux. Paris.)

La liste des ouvrages indiqués est courte, comme on le voit ; mais la lecture assidue et bien faite inculquera aux lecteurs le souci constant de la *tenue* et de l'expression ingénieuse.

Remarquons d'ailleurs que ce choix d'œuvres nous est dicté par des considérations spéciales ; en voici le principe directeur : Il ne s'agit point de déterminer quelles sont les œuvres les plus belles, au point de vue absolu, mais "quelles sont les plus utiles" pour qui veut former son style. Il est évident que la valeur de La Fontaine est, de l'aveu commun, supérieure à celle de La Bruyère ; mais par son extrême originalité elle-même, le fabuliste est moins propre que le moraliste à servir de guide à des débutants. Son art très subtil, très personnel, livre plus difficilement ses secrets. Nous visons, nous, un but "essentiellement pratique."

Nous venons de dire "ce qu'il faut lire ; nous dirons la prochaine fois "comment" il faut lire. f. 57 - le fin' il ne faut pas lire - p. 33
auteurs fin' il ne faut pas lire, f. 63 -

II.—PARTIE PRATIQUE.

N° I.

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts ;
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v.—«Compère,» le parrain par rapport à la marraine ou «commère»,—P. ext. : Personnes unies par l'amitié ou la camaraderie (ici) : Un gai compère ; une méchante commère :—«Frais» dépense faite pour établir, entretenir, exécuter une chose ; «se mettre en frais» : faire plus de dépense que de coutume.

2 v.—«Retint à» garder quelqu'un pour qu'il dîne ou couche dans une maison.—«Commère» signifie aussi une femme déleurée, bavarde (Fabl. VIII. 6.)

3 v.—«Régale» grand repas, festin.—P. ext. : plaisir de la table : Ce plat est un—pour moi ; —un plaisir de l'esprit : Cette poésie est un vrai régal.—«Apprêt» (surtout au pluriel) disposition prise en vue d'un usage prochain : Les—du supplice, du départ, du voyage, du festin.—Fig. : affectation dans les manières, le langage : Un style apprêté.

4 v.—«Galant», homme habile, rusé (ici). Un galant homme : homme aimable, empressé, un honnête homme («Fabl. I. 15») —«Besogne» signifiait jadis «ce qui sert aux besoins» : donc ici «pour tout mets». Aujourd'hui ce mot désigné un travail, un ouvrage qu'il faut faire.

5 v.—«Brouet» vieilli : aliment liquide, bouillon, jus etc.—«Chiche» qui donne peu ; «chichement» en dépensant peu (ici).

6 v.—«Assiette» manière dont quelqu'un est assis ou dont quelque chose est posée sur sa base : L'—d'une tour, d'une citadelle, d'un impôt. — P. ext. : vase à fond plat pour recevoir les aliments (ici).

7 v.—«Miette» parcelle qui tombe du pain rompu ou coupé ; — P. anal. : parcelle d'aliment (ici). — P. ext. : parcelle : Mettre un vase en miettes : en mille morceaux.

Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là, la cigogne le prie.
 — «Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie.»
 A l'heure dite, il courut au logis
 De la cigogne, son hôtesse,
 Loua très fort la politesse,
 Trouva le dîner cuit à point :
 Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
 Il se réjouissait à l'odeur de la viande.
 Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
 On servit, pour l'embarrasser,

8 v.—«Drôle» plaisant coquin (ici) ; adj. : qui a quelque chose de singulier et d'amusant : Voilà un — d'homme, une — d'idée ! — «Lapé» boire en pompant le liquide avec la langue.

9 v.—«Tromperie» action de tromper, état de celui qui l'a subie. — «Jouissant de la — d'un songe agréable» (Boss. Pan. de S. Bern.) —Syn.: Duperie, dissimulation, fraude, artifice, duplicité, fourberie, imposture...

10 v.—«Prie» invite. On dit encore dans le peuple : prier à dîner, prier aux noces.

12 v.—«Cérémonie» (au plur.) formes d'apparat qui accompagnent la célébration d'une solennité ; (au sing.) l'ensemble des cérémonies d'une fête : La — des funérailles ; costume, manteau de cérémonie. — Dans les relations sociales, dans la vie privée : Formalité qui sentent l'apprêt ; — formes de politesse excessive. P. ext. : «Faire des —» : éprouver la gêne qui résulte du cérémonial nécessaire des convenances.

13 v.—«Dite», fixée, convenue. —«Il courut» mot comique qui désigne l'empressement du malin renard.

15 v.—«Politesse» vieilli : culture qui adoucit les mœurs, forme l'intelligence. — Ensemble des égards réciproques en société. P. ext. : Acte de respect et de convenance (ici) : Faire des — à quelqu'un.

16 v.—«A point» dans le degré nécessaire et désirable. — Prov. : Liberté et pain cuit : deux grands biens en ce monde : être libre et avoir le nécessaire.

17 v.—«Bon appétit» ellipse pour : il avait bon appétit. — Ces mots sont aujourd'hui une formule de politesse dont on se sert en parlant à quelqu'un qui va manger. La différence entre «faim» et «appétit» est que l'une est l'expression d'un besoin, l'autre est une préférence pour tel aliment et peut être provoqué et excité.

18 v.—«Odeur», terme général, est bonne ou mauvaise ; «senteur» est une odeur agréable ; la première réside dans les objets qui l'exhalent, la seconde est l'impression que reçoit l'odorat.

19 v.—«Friande.» Appliqué aux objets, «friand» signifie ce qui est délicat, de bon goût, bien assaisonné : Une table friande, un vin friand.

En un vase à long col et d'étroite embouchure.
 Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
 Mais le museau du sire était d'autre mesure.
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris
 Attendez-vous à la pareille.

N° II.

LE RENARD ET LA CIGOGNE

ANALYSE LITTÉRAIRE.

Pour la seconde fois, dans le livre premier du Recueil, nous faisons la rencontre de maître Renard. C'est sur la lisière d'une forêt, non loin de son hermitage. Quel accoutrement ! redingote

20 v.—«On servit» on plaça les mets sur la table. —Loc.: Monsieur est servi : formule de politesse pour annoncer que la table est prête.

21 v.—«Vase... col» ce mot laisse entrevoir la déconfiture prochaine de l'invité. —«Embouchure» ouverture pratiquée dans un objet : ce mot est plus pittoresque ici que le terme ouverture qui a le même nombre de syllabes.

22 v.—«Cigogne» long bec, long cou, longues jambes. —Loc.: Avoir un cou de cigogne : un long cou ; — Contes de la cigogne : faits à plaisir.

23 v.—«Museau» partie saillante, allongée, de la face de certains animaux ou poissons—Fig. (en mauv. part): la face humaine : Faire tant de dépense pour vous graisser le museau (MOL. Pr. rid. iv). —«Était... mesure» tour ingénieux pour laisser entendre qu'il ne pouvait y entrer.

25 v.—«Honteux... pris» ; quelle idée expressive en raison du rapprochement suggéré par le mot «poule» : vers devenu proverbe dans le sens de : Un rusé se retire couvert de confusion d'une aventure où il s'est engagé.

26 v.—«Serrant la queue» s.e. entre les jambes ; «portant.. l'oreille» expression qui fait image avec la précédente et signifie à la fois que le renard s'en alla humilié et mortifié.

27 v.—«Trompeurs» apostrophe vive et forte, claire et concise, aussi naturelle que juste.

28 v.—«A la pareille» ; des adjectifs sont pris adverbialement dans l'ancienne langue ; dans certaines locutions le féminin marque à lui seul ce sens adverbial : nous en avons ici un exemple. Le sens est : Attendez-vous au même traitement. Littéré pense que «la pareille» est ici substantif.

de cérémonie, chapeau à haute forme, grand col droit, gants jaune-paille et petits souliers vernis. Le "compère" salue sa "commère", et lui sourit, les yeux demi fermés. La Cigogne a fait aussi sa toilette ; elle apparaît vêtue d'une robe verte, les épaules couvertes d'un châle chamarré de rubans et la tête coiffée d'une capote complètement défraîchie. La voyageuse de long cours est restée vieille fille, sans avoir guère de prestige, que l'on tourne un peu en ridicule, mais qui vit honnêtement de modestes rentes qu'elle n'épuise point. S'en moquer est facile, l'exploiter l'est moins, car elle se tient sur ses gardes. Le renard seul peut en faire l'essai et même réussir. Donc

Compère le renard se mit... en frais
Et retint à dîner commère la cigogne.

Défiante et sans trop de cervelle, la demoiselle est par malheur vaniteuse passablement, sinon accorderait-elle créance au rusé compère ? Elle prend pour marque d'amitié une invitation qui voile une décevante duperie. Non qu'elle mette aucun empressement à accepter ; au contraire, il a fallu la "retenir". Le renard a été si obséquieux, si mielleux, si pressant, qu'elle a fini par céder : une fois n'est pas coutume, elle sort si peu !... Telle est l'*exposition*.

* *

Les voilà rendus au logis. En un clin d'œil, le temps de déposer le châle et la capote, et "le régal" est servi "sans beaucoup d'appâts." Le renard est évidemment un parasite qui dîne chez lui, et ne songe guère à faire des provisions.

Un "brouet clair," peu alléchant, est la pitance qu'il déguste, quand il rentre harassé de fatigues, l'estomac creux ou blasé. L'invitée regarde faire, et, à sa grande stupéfaction, le "brouet fut servi sur une assiette." Son hôte la regarde à son tour, lui adresse des instances pressantes : Eh ! quoi ! pas même un peu de mie aux vieilles qui n'ont plus de dents ; rien que ce liquide où l'on peut voir ses traits ! C'est un tour de mauvais plaisant, et il n'y a qu'à déguerpir en brûlant politesse et convenances.

En effet, pendant que "le drôle lape le tout," la commère ajuste son accoutrement tant bien que mal d'une main tremblante et indignée, et sans mot dire. Si l'imprudente ne paie pas de la vie son acceptation étourdie, elle sent que son amour-propre en reçoit une cruelle atteinte.

Mais, les jours s'écoulent et portent conseil : elle lui jouera

donc, elle aussi, un tour de sa façon. Lequel? Soyons sans inquiétude! la vanité féminine, quand elle est froissée, n'est jamais embarrassée sur le choix des moyens. Du reste, rien n'a laissé voir son dépit.

L'invitation arrive donc un bon matin, et Renard de se frotter les mains d'aise, de répondre avec empressement qu'il accepte "volontiers" et "sans cérémonie."

Il n'est ni en retard, ni en avance, il se présente, heure militaire, "à l'heure dite". Oh! la bonne odeur de mets succulents, délicieux avant-goût du festin: on peut bien se passer d'apéritif, car "renards ne manquent guère de bon appétit."

Mais voici que le compère pâlit soudain... Qu'est-ce donc? Les yeux du "sire" sont obstinément fixés sur "un vase à long col et d'étroite embouchure". Hélas! c'est la mode de service de la vieille demoiselle à chacun ses goûts pour la vaisselle et les faïences!

La cigogne gaiement y introduit son bec et mange avec une satisfaction qui témoigne bien que "le dîner est cuit à point", et que "les menus morceaux sont friands". L'hôte tire la langue, rôdant autour du vase à long col; il s'en écarte tristement, se rassied et se pâme: nous touchons au dénouement, qui est une véritable catastrophe.

Oh! l'horrible vengeance, longtemps méditée dans l'ombre, éclatant au grand jour! Et tout le monde saura bientôt la mystification à laquelle il s'est prêté, lui, le rusé, le malin; il tombera sous le ridicule aux yeux de la gent animale!... C'est à cela sans doute qu'il songe en s'éloignant "à jeun, serrant la queue, portant bas l'oreille" aussi penaud qu'un "renard qu'une poule aurait pris"!

* * *

Dans la société, il se rencontre des fourbes, des menteurs des trompeurs de profession, et il arrive qu'on les trompe eux-mêmes: c'est un fait d'expérience. Un tel vice fait mieux ressortir le prix de la vérité franche et sincère. Comme le monde hait la lumière et aime les ténèbres, selon la parole même du divin Maître, on le sert à souhait dans les conversations et dans les contrats, dans les livres et dans les annonces des journaux. Le monde le sait et s'en fait la victime volontaire: heureux l'homme qui peut redire ces vers du poète:

Et ferme dans ma route, et vrai dans mes discours,
Tel je fus, tel je suis, tel je serai toujours.

(M. J. CHÉNIER.)

LA FAMILLE DE CHATEAUBRIAND.

1. *Sa grand'mère.* — Mon grand père François mourut le 28 mars 1729 ; ma grand'mère, je l'ai connue dans mon enfance, avait encore un beau regard qui souriait dans l'ombre de ses années. Elle habitait, au décès de son mari, le manoir de La Ville-neuve, dans les environs de Dinan.

S'étant épuisée pour faire quelque chose de son fils aîné et de son fils cadet, elle ne pouvait plus rien pour les deux autres, René, mon père, et Pierre, mon oncle.

Alors mon père donna la première marque du caractère décidé que je lui ai connu. Il avait environ *quinse* ans : s'étant aperçu des inquiétudes de sa mère appauvrie, il s'approcha du lit où elle était couchée et lui dit : — « Je ne veux plus être un fardeau pour vous. » A ces mots, ma grand'mère se mit à pleurer (j'ai vingt fois entendu mon père raconter cette scène). — « René, répondit-elle, que veux-tu faire ? Laboure ton champ » — « Il ne peut pas nous nourrir ; laissez-moi partir. » — « Et bien, dit la mère, va donc où Dieu veut que tu ailles » Elle embrassa l'enfant en sanglotant. Le soir même, mon père quitta la ferme maternelle, arriva à Dinan, où une de nos parentes lui donna une lettre de recommandation pour un habitant de Saint-Malo. L'aventurier orphelin fut embarqué comme volontaire sur une goëlette armée, qui mit à la voile quelques jours après.

2. *Son père.* — Mon père était grand et sec ; il avait le nez aquilin, les lèvres minces et pâles, les yeux enfoncés, petits et pers

Nous avons classé les "Mémoires d'Outre-tombe" parmi les *cing* ou *six* auteurs les plus aptes à aider à la formation du style (v. p.) Il nous a paru indispensable de donner les raisons pratiques de ce choix.

Dans les six premières pages de l'édition Molién qui résume les six tomes de l'édition Biré, nous découvrons *six portraits*, et même *huit*. Il n'est pas un élève, fut-il âgé de 13 ou 14 ans, qui ne puisse avoir l'intelligence de ce passage ; il n'est pas un Maître ou une Maîtresse qui n'éprouve le plus vif intérêt à l'expliquer à des élèves qui ont la "Revue" sous les yeux : le bénéfice sera pour tous prompt, solide, lucratif, dans une lecture publique expliquée avec entrain.

Nous avons à dessein divisé le morceau par des en-têtes insérés à côté du texte : 1. Sa grand'mère ; 2. son père, etc...

ou glauques, comme ceux des lions ou des anciens barbares. Je n'ai jamais vu un pareil regard : quand la colère y montait, la prunelle étincelante semblait se détacher et venir vous frapper comme une balle.

Une seule passion dominait mon père, celle de son nom. Son état habituel était une tristesse profonde que l'âge augmenta et un silence dont il ne sortait que par des emportements. Avare dans l'espoir de rendre à sa famille son premier éclat, hautain aux Etats de Bretagne avec les gentilshommes, dur avec ses vassaux à Combourg, taciturne, despotique et menaçant dans son intérieur, ce que l'on sentait en le voyant, c'était la crainte. S'il eût vécu jusqu'à la Révolution et s'il eût été plus jeune, il aurait joué un rôle important, ou se serait fait massacrer dans son château. Il avait certainement du génie : je ne doute pas qu'à la tête des administrations ou des armées, il n'eût été un homme extraordinaire.

3. *Sa mère.* — Ma mère, douée de beaucoup d'esprit et d'une imagination prodigieuse, avait été formée à la lecture de Fénelon, de Racine, de madame de Sévigné, et nourrie des anecdotes de la cour de Louis XIV. Avec de grands traits, elle était noire, petite et laide ; l'élégance de ses manières, l'allure vive de son humeur, contrastaient avec la rigidité et le calme de mon père. Aimant la société autant qu'il aimait la solitude, aussi pétulante et animée qu'il était immobile et froid, elle n'avait pas un goût qui ne fut opposé à ceux de son époux. La contrariété qu'elle éprouva, la rendit mélancolique, de légère et gaie qu'elle était. Obligée de se taire quand elle eût voulu parler, elle s'en dédommageait par une espèce de tristesse bruyante, entrecoupée de soupirs qui interrompaient seuls la tristesse muette de mon père. Pour la piété, ma mère était un ange.

Prenez donc le texte, lisez tantôt, tantôt faites lire à un élève : "Mon grand... années." Que remarquez-vous dans cette première phrase ? Je remarque que l'auteur note seulement la *date* de la mort de son grand-père ; — qu'en disant ensuite qu'il a connu sa grand-mère, il laisse entendre qu'il ne vit jamais son grand-père ; — qu'il caractérise son aïeule par "un beau regard..." ; parce que le regard, miroir de l'âme, est le trait dominant de toute physionomie humaine. — Comment un élève aurait-il rendu ces idées ? A peu près en ces termes : "Je n'ai jamais connu mon grand-père François, qui mourut etc... ; mais j'ai connu ma grand-mère quand j'étais jeune, et elle avait un regard et un sourire dont je me souviens encore !" — Préférez-vous cette construction à celle de Chateaubriand ? Assurément non.

Elle aimait la politique, le bruit, le monde ; elle se jeta avec ardeur dans l'affaire La Chalotais. Elle rapportait chez elle une humeur grondeuse, une imagination distraite, un esprit de parcimonie, qui nous empêchèrent d'abord de reconnaître ses admirables qualités. Avec de l'ordre, ses enfants étaient tenus sans ordre ; avec de la générosité, elle avait l'apparence de l'avarice ; avec de la douceur d'âme, elle grondait toujours : mon père était la terreur des domestiques, ma mère le fléau.

4. *Sa gouvernante.* — De ce caractère de mes parents sont nés les premiers sentiments de ma vie. Je m'attachai à la femme qui prit soin de moi, excellente créature appelée *la Villeneuve*, dont j'écris le nom avec un mouvement de reconnaissance et les larmes aux yeux. Elle était une espèce de surintendante de la maison, me portant dans ses bras, me donnant, à la dérobée, tout ce qu'elle pouvait trouver, essuyant mes pleurs, m'embrassant, me jetant dans un coin, me reprenant et marmottant toujours : « C'est celui-là qui ne sera pas fier ! Qui a bon cœur ! qui ne rebute point les pauvres gens ! Tiens, petit garçon ; » et elle me bourrait de vin et de sucre.

Mes sympathies d'enfant pour *la Villeneuve* furent bientôt dominées par une amitié plus digne.

5. *Sa sœur.* — Lucile, la quatrième de mes sœurs avait deux ans de plus que moi. Cadette délaissée, sa parure ne se composait que de la dépouille de ses sœurs. Qu'on se figure une petite fille maigre, trop grande pour son âge, bras dégingandés, air timide, parlant avec difficulté et ne pouvant rien apprendre ; qu'on lui mette une robe empruntée à une autre taille que la sienne ; renfermez sa poitrine dans un corps piqué dont les pointes lui faisaient des plaies aux côtés ; soutenez son cou par un collier de fer garni de velours brun ; retroussez ses cheveux sur le haut de sa

“ Elle habitait... Dinan.” Voici le *lieu* (circonstance) indiqué brièvement, ainsi que l'incidente si jolie “au décès... mari” pour : “lorsque son mari mourut”, lourde locution d'écolier. — L'écrivain aurait-il pu commencer par cette circonstance de lieu ? Oui, sans doute : et l'on voit aussi qu'il n'y a pas qu'une manière de présenter les idées.

Après ce premier et court alinéa, nous avons passé *une page* entière du texte, où l'auteur parle naturellement de ses oncles : c'est bien la suite et l'enchaînement des pensées. Puis il arrive à son père, René.

Ce paragraphe “Alors... jours après” est clair, facile, agréable, émouvant, très naturel ; tout s'y enchaîne, et cette scène de la séparation est un modèle de bon goût qui peut servir de thème à un *devoir* ou développement

tête, rattachez-les avec une toque d'étoffe noire ; et vous verrez la misérable créature qui me frappa, en rentrant sous le toit paternel. Personne n'aurait soupçonné dans la chétive Lucile les talents et la beauté qui devaient un jour briller en elle.

Elle me fut livrée comme un jouet ; je n'abusai point de mon pouvoir ; au lieu de la soumettre à mes volontés, je devins son défenseur.

6. *Les premières leçons.* — On me conduisait tous les matins avec elle chez les sœurs Couppart, deux vieilles bossues habillées de noir, qui montraient à lire aux enfants. Lucile lisait fort mal ; je lisais encore plus mal. On la grondait ; je griffais les deux vieilles : grandes plaintes portées à ma mère. Je commençais à passer pour un vaurien, un révolté, un paresseux, un âne enfin. Ces idées entraient dans la tête de mes parents : mon père disait que tous les chevaliers de Chateaubriand avaient été des fouetteurs de lièvres, des ivrognes, des querelleurs. Ma mère soupirait et grognait en voyant le désordre de ma jaquette.

Mon maître d'écriture, M. Després, à perruque de matelot, n'était pas plus content de moi que mes parents ; il me faisait copier éternellement, d'après un exemple de sa façon, ces deux vers que j'ai pris en horreur, non à cause de la faute de langue qui s'y trouve :

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler :
Vous avez des défauts que je ne puis celer.

Il accompagnait ses réprimandes de coups de poing qu'il me donnait dans le cou, en m'appelant «tête d'achocre» ; voulait-il dire «achore» ? Je ne sais pas ce que c'est qu'une tête d'achocre, mais je la tiens pour effroyable.

7. *Sa grand'mère maternelle.* — Je touchais à ma septième

dans un sujet analogue. En voici les idées : mère pauvre, fils âgé de 15 ans, maladie, raisons du départ, permission demandée, objection : «Laboure ton champ» ; pleurs et sanglots, pensée de Dieu, départ, engagement volontaire sur une goëlette.

2. *Son père* : — Comment un élève fera-t-il le portrait de son père ? Analysez ce numéro : qu'il regarde et examine, qu'il observe sa taille «grand»... sa figure «nez... lèvres... yeux surtout...» puis son caractère, la physionomie de l'âme «tristesse... silence... avare... hautain... dur... etc.» ; résultat : «crainte.» Enfin, hypothèses ingénieuses, intéressantes ; «S'il eût...»

N. B. — On pourra analyser de même les autres numéros, 3-7., interrogeant, expliquant un terme inconnu, indiquant les différences des portraits qui se suivent... — Vous êtes trop minutieux, dira-t-on. — Si vous voulez insister moins sur chaque paragraphe, libre à vous ; le profit est en raison directe de

année ; ma mère me conduisit à Plancoët, chez ma grand'mère. Celle-ci occupait une maison dont les jardins descendaient en terrasse sur un vallon, au fond duquel on trouvait une fontaine entourée de saules. Madame de Bédée ne marchait plus, mais à cela près, elle n'avait aucun des inconvénients de son âge : c'était une agréable vieille, grasse, blanche, propre, l'air grand, les manières belles et nobles, portant des robes à plis à l'antique et une coiffe noire de dentelle, nouée sous le menton. Elle avait l'esprit orné, la conversation grave, l'humeur sérieuse. Elle était soignée par sa sœur, mademoiselle de Boisteilleul, qui ne lui ressemblait que par la bonté. Celle-ci était une petite personne maigre, enjouée, causeuse, railleuse. Elle s'était consolée d'une union manquée, en composant quelques vers là-dessus. Je me souviens de l'avoir souvent entendue chanter en nasillant, lunettes sur le nez, un apologue qui commençait ainsi :

Un épervier aimait une fauvette
Et, ce dit-on, il en était aimé,

ce qui m'a paru singulier pour un épervier. La chanson finissait par ce refrain :

Ah ! Trémignon, la fable est-elle obscure ?
ture, lure !

Que de choses dans ce monde finissent comme les amours de ma tante, ture, lure !

(Mém. d'Outre-tombe. *Extraits*, éd. Molien. II. III.)

la réflexion, du pesage des idées, des tours, des expressions ; on passera plus légèrement avec des élèves plus jeunes, on approfondira avec d'autres plus âgés. Mais renoncez à connaître les secrets de l'art d'écrire, si vous vous bornez à une lecture où la raison, l'effort, l'observation, le goût n'interviennent en même façon.

Trois ou quatre pages bien expliquées apprendront plus que 300 pages lues de surface et par curiosité : deux classes d'une heure nous ont suffi pour faire goûter à des élèves tout cet extrait sur "la famille de Chateaubriand".

LE CHEMIN DU PARADIS.

NARRATION.

Plan.—1. Une mère meurt à l'hôpital... Sa fille Agnès ignore ce malheur... Elle pleure à la porte et demande à voir sa mère. Le portier lui dit que sa mère est au Paradis.

2. Agnès va à la recherche du paradis... traverse la campagne fleurie... demande le chemin à une dame, qui lui dit de continuer..

3. L'enfant fatiguée se désaltère... s'endort dans les blés...

4. Elle rêve qu'elle est au ciel... les anges... sa mère qu'elle veut embrasser... son réveil par le bruit d'une voiture qui passe.

5. Elle reprend sa marche... aperçoit un couvent sur une colline... y arrive épuisée, pâle. On l'accueille à l'infirmerie... et s'endort du dernier sommeil, en souriant à sa mère.

I.— Récit en prose.

«Mère, pourquoi m'a-t-on séparée de vous? Est-ce que je ne vous verrai plus? Est-ce que je n'irai plus m'endormir, comme autrefois, sur vos genoux? O mère! que de larmes je répands, depuis deux mois! Je ne dors plus, et ne puis manger!..»

Ainsi se lamentait, devant la porte d'un hôpital, une petite fille, tout inondée de pleurs. L'éclat de ses yeux bleus et de ses joues roses en était terni, ses habits tombaient en lambeaux, et ses pieds tout nus étaient mal assurés.

Elle fait quelques pas vers la lourde porte de l'hôpital et agite en tremblant la sonnette. Le portier paraît aussitôt; c'est un bon vieillard à barbe blanche; son air de douceur rassure la petite :

— « Mon bon Monsieur, laissez-moi entrer, s'il vous plaît. Voilà deux mois que ma mère est ici : je voudrais l'embrasser. »

— « Chère petite, ta douleur me fait mal, mais je ne peux rien pour toi. Ta mère n'est plus ici; depuis huit jours elle est au paradis. »

La petite Agnès allait demander où se trouve le paradis; mais déjà le portier avait fermé le guichet.

* * *

Elle s'éloigna aussitôt, traversa la ville avec rapidité, et se

trouva bientôt au milieu de la campagne. Le soleil répandait de s flots de lumières sur les moissons : la nature entière se réveillait. Chaque buisson devenait salle de concert pour les oiseaux ; tout était joyeux.

Mais Agnès était triste. Elle marchait silencieuse, et c'était pitié de voir ses petits pieds nus se précipiter sur la route rocailleuse. Elle était pressé d'arriver au paradis.

Assez loin de la ville, elle rencontra un groupe d'ouvriers, qui se rendaient à leurs travaux : c'était toute une famille. Elle s'approche de celle qu'elle pense être la mère, de celle qui paraît plus compatissante.

— «Ma bonne dame, je vous prie, dites-moi le chemin du paradis.

— «Hélas, pauvre petite, la route est dure et longue ; mais va tout droit ton chemin, prie Dieu et tu es sûre d'y arriver.»

* *

Agnès entend ces paroles avec joie, remercie généreusement et reprend son chemin. Elle marche avec rapidité ; elle court, elle vole, ses pieds ne sentent point les cailloux. Elle va ainsi jusqu'au soir. Enfin, elle tombe épuisée au bord du chemin.

«Ma bonne mère sera bien contente de moi ; quand je lui dirai que j'ai beaucoup marché,» pense-t-elle en soupirant.

Au bord de la route, il y avait un ruisseau : Agnès s'y pencha, car elle avait grand'soif. Puis elle se blottit au milieu des blés pour prendre quelque repos, après avoir joint les mains et murmuré : «Jésus, tout pour vous !» comme sa mère lui avait appris à le faire, et elle s'étendit pour dormir. Le sommeil vint promptement.

* *

Agnès fut soudain saisie d'un profond étonnement. «Qui m'a amenée ici ? comment y suis-je arrivée ? O Dieu, que c'est beau ! Que d'or ! que de lumière ! Mes yeux ne peuvent la supporter ! On me dit que c'est le paradis ! Oh ! qu'il est beau, le paradis !»

Soudain, elle se vit environnée d'une troupe de petits enfants qui portaient chacun sur le front une brillante étoile. — «Viens, petite sœur, viens jouer avec nous ; nous sommes les élus du Seigneur.»

La petite Agnès se mêle à leur joyeuse troupe, montant et descendant d'un vol plus rapide que celui de l'hirondelle. — «Mes

bons petits frères, dit-elle, menez-moi vers ma mère ; car c'est elle que je suis venue voir." — Bientôt elle aperçoit une femme debout devant elle ; une couronne d'or relève la majesté de son visage, un long manteau couvert d'étoiles la couvre jusqu'aux pieds.

— "O ma mère, ma mère ! s'écrie Agnès ravie ; et elle s'avance pour se jeter dans ses bras.

En ce moment, le bruit d'une voiture se fait entendre ; Agnès se réveille.

* * *

— "Où suis-je ?" se dit-elle. Elle promène un moment ses regards autour d'elle ; elle voit le chemin, le ruisseau, les blés . . . et comprend que son sommeil n'a été qu'un rêve enchanteur.

La pauvre petite reprend sa marche, de village en village ; ses pieds fatigués sont ensanglantés, ses longs cheveux en désordre, ses joues pâles et creuses ; sa robe est trempée par la pluie.

Quinze jours se sont écoulés, depuis que l'orpheline a quitté sa demeure ; ses forces et son courage sont épuisés : elle ne peut se traîner.

Elle se trouve au pied d'une colline ; une grande maison apparaît au sommet : c'est un couvent. Agnès, voyant la coupole dorée de la chapelle briller sous les derniers feux du soleil, se dit : "Cela ne peut être que l'entrée du ciel."

Elle reprend sa marche ; la montée est pénible, mais l'espérance lui donne des ailes, car elle monte toujours... Enfin, elle est à la porte, et n'a que la force de la heurter. Une sœur accourt au bruit :

— "Que cherches-tu chez nous, pauvre petite ?

— "Je cherche ma mère, qui m'a quittée, et je ne puis pas trouver le chemin du paradis pour aller près d'elle."

La bonne Sœur conduit l'enfant pâle et muette à l'infirmerie du monastère. On s'empresse de l'entourer de soins, mais elle tremble de fièvre, et ses membres sont glacés. Après quelque temps, Agnès s'écrie :

— "O ma mère, j'arrive enfin... recevez-moi." Elle tend ses petits bras, comme pour saisir un objet invisible, et elle ferme les yeux en présence des bonnes Sœurs.

Elle a rejoint sa mère dans le Paradis.

II.—Récit en vers.

Remarque : Il est facile de comparer ce développement poétique avec le thème qui précède. Les amateurs de poésie ne manqueront point d'admirer le talent de l'auteur, qui est un lauréat de l'Académie française.

I

Et Jeanne est orpheline. On l'a mise en tutelle.
— “Jamais plus je ne vois ma mère... Où donc est-elle ?”
— “Ta mère, pauvre enfant, elle est au Paradis !”

Une flamme a brillé dans ses yeux agrandis.

Le lendemain, dès l'aube, l'heure où l'*Angelus* sonne,
Elle s'en va, pieds nus, sans éveiller personne.

Oh ! les beaux rayons d'or sur les blondes moissons !
Et comme les oiseaux chantent dans les buissons !
Mais Jeanne n'entend point. Jeanne regarde à peine,
Elle court, elle vole au travers de la plaine.
Un moissonneur l'arrête : “Où vas-tu, belle enfant ?
Te voilà hors d'haleine, épuisée, étouffant...
Prends un peu de repos... Tu parais souffreteuse...
Tes pieds nus vont saigner : la route est caillouteuse,”
— “Dites-moi, bon Monsieur, est-ce là le chemin ?
Je vais au Paradis... Y serai-je demain ?”
— “Pauvre mignonne, hélas ! la route est longue et dure.”
Mais, va toujours tout droit... Courage ! Prie. Endure.”

II

Elle a marché longtemps, pauvrete !... Vers le soir,
Au rebord de la route il a fallu s'asseoir.
Ses petits pieds meurtris sont las .. Elle est en nage...
Et pas une maison dans tout le voisinage !
Après, au loin, partout, de hauts blés mûrissants.
Elle aspire à longs traits les souffles fraîchissants.
Là-bas, le grand soleil descend... Il est tout rouge.
Les derniers chants d'oiseaux tombent. Plus rien ne bouge.
Aux profondeurs du ciel le croissant monte et luit...
Et Jeanne est seule au monde et seule dans la nuit !
— “Quand ma mère saura que pour un baiser d'elle,

J'ai volé tout le jour comme fait l'hirondelle,
 Elle me pressera tendrement sur son cœur...⁸
 Alors nous chanterons le bon Jésus en cœur."
 La douce enfant naïve et rêveuse se lève.
 Elle entre dans le champ... On la voit, comme un rêve,
 Aux clartés de la lune égrenant les épis,
 Puis s'étendant bientôt dans les blés assoupis...
 Elle a joint les deux mains, murmuré sa prière,
 Et le profond sommeil a fermé sa paupière.

III

— "Où suis-je ici ? Quel est ce corridor ?
 O mon Dieu, que c'est beau ! Que de lumière et d'or !"
 Une porte s'entrouvre, et Jeanne est éblouie,
 Et son âme tressaille, heureuse, épanouie...
 Or, voici qu'elle entend résonner dans les airs,
 Mystérieusement, d'angéliques concerts...
 — "Où suis-je donc, mon Dieu ? Au Paradis, sans doute."
 Elle a vite oublié la longueur de la route...
 Soudain, elle aperçoit une troupe d'enfants :
 — "Viens donc, petite sœur, en nos bras triomphants !
 Viens chanter avec nous les célestes louanges.
 Nous allons t'emporter là-haut, tout près des anges ;
 Allons, courons, volons à travers le ciel bleu...
 Viens donc, petite sœur ! tu vas voir le bon Dieu !"

Mais Jeanne doucement : "Je voudrais voir ma mère."

Lors, de ses tristes yeux coule une larme amère...
 Un chariot l'éveille... Hélas ! elle a rêvé...
 L'enfant sombre se lève... Elle dit un *Ave*,
 Puis vaillante, reprend la route longue et dure...
 Le moissonneur disait : "Courage ! Prie. Endure."

IV

La pauvre ! Elle a marché longtemps, des nuits, des jours.
 Le lointain Paradis fuyait, fuyait toujours.
 Elle appelait Jésus, Marie en son rosaire,
 On avait quelquefois pitié de sa misère.

On lui donnait du pain dans les fermes, des fruits ;
 Puis, elle repartait, tremblante aux moindres bruits.
 Ses longs cheveux flottaient ; pâle étaient ses joues,
 Et sa robe traînait en lambeaux dans les boues,
 La frêle voyageuse, hélas ! n'en pouvait plus . . .
 Elle tombe un matin au revers d'un talus.

V

Une maison, là-haut, au flanc de la colline,
 Parmi les arbres verts, toute blanche, s'incline.
 Sous le soleil ardent les vitres sont en feu.
 " Le Paradis sans doute, ô ma mère, ô mon Dieu !"
 Et Jeanne a ramassé sa suprême énergie.
 Les pieds gonflés, saignants, et la face rougie,
 Tombant, comme autrefois Jésus, se relevant,
 Sans pleurer, sans se plaindre, elle monte au couvent.
 — " Ah ! pourvu seulement que j'arrive à la porte !
 Vierge Mère, aidez-moi . . . " L'espérance la porte.
 L'y voilà ! . . . Défaillante, elle frappe . . . Une Sœur
 Aussitôt lui sourit, les yeux pleins de douceur.
 — " Où vas-tu, pauvre enfant, pâle et triste chimère ?
 Que cherches-tu chez nous, si haut, si loin ? " — " Ma mère !
 Elle est au Paradis . . . Est-ce là le chemin ? . . .
 O si bonne Madame, y serai-je demain ? . . . "

A l'entour de l'enfant voici les Sœurs ensemble . . .
 Son petit corps, baigné de sueur froide, tremble.

— " O ma mère, dit-elle, à toi ! J'arrive à toi ! . . .
 Enfin je t'ai trouvée . . . O mère ! . . . Embrasse-moi . . . "

Et vers la vision s'agitaient ses mains blanches,
 Comme font les oiseaux prêts à quitter les branches.

Une flamme a brillé dans ses yeux agrandis . . .
 Et l'enfant a rejoint sa mère au Paradis.

R. P. JEAN VAUDON,

EN VOYAGE.

Ne vous est-il jamais arrivé de traverser en voiture une de ces petites villes assises au penchant d'un coteau, sur le bord d'une rivière, à l'ombre d'un bouquet de bois ? La rue est à peu près déserte, mais vous voyez pourtant çà et là un enfant qui joue, une servante qui tricote, un bourgeois de province—, et c'est la meilleure figure de bourgeois que vous ayez jamais vue. Les maisons ont un air fruste et vénérable ; elles sont silencieuses, elles semblent faites pour l'étude et pour la prière comme un couvent, et le rebord des fenêtres est chargé de parterres aériens. Une percée vous laisse apercevoir l'église ; vous rasez les murs d'un château gothique, portes festonnées, croisées à petites vitres, toitures aiguës, au sommet desquelles les belles vieilles girouettes tournent encore. Vous sortez enfin de la ville, et ce ne sont que capricieux chemins dans les prairies, haies vives, peupliers au bord des rigoles, grands chênes dans les lointains, buissons charmants sur les côtés de la route.

Tout cela est si frais, si paisible, si peuplé d'oiseaux qui chantent, et si profusément semé de belles simples fleurs, qu'on se demande où l'on va, et quelle affaire si importante vous force à courir le monde, et s'il ne serait pas beaucoup plus sage de rester dans ce petit pays inconnu, au fond d'une de ces maisons respectables, tout près de cette vieille église, de cette belle promenade tranquille et de ce placide bourgeois. On voudrait au moins s'arrêter un instant, casser un rameau de ce cher buisson, emporter une de ces fleurs, demander l'heure qu'il est à cette brune servante qui tricote, et qui ne pourrait pas le dire bien certainement : en effet, à quoi bon savoir les heures ? à quoi bon s'inquiéter des jours ? Le bedeau ne sonne-t-il pas la messe tous les matins, et le prône de M. le curé n'est-il pas de tous les calendriers le plus sûr ? N'importe, on voudrait s'arrêter ; mais la diligence ne va jamais vite que quand vous avez de ces désirs-là. Le postillon fait claquer son fouet, les chevaux galopent comme s'il savaient ce que c'est que galoper, les roues brûlent le pavé.

Vous passez, vous êtes déjà bien loin, et vous dégagez avec un gros soupir votre cœur, accroché là-bas aux buissons disparus ;

“Chantants et florissants buissons, dit un vieil auteur, buissons portants perles en la matinée et, sur le soir, feuillage d'or.”

II

L'AURORE

Cependant l'aurore naissait dans la nuit claire, et me montrait des choses bien capables de me distraire de la contemplation de moi-même.

Les poètes ont bien dit que l'aurore ouvre des portes ; les peintres l'ont bien représentée, soulevant des voiles et tirant des rideaux dans les plis desquels se perdent les étoiles.

Les étoiles pâlisent, mais la terre se colore. Des doigts de rose de l'aurore tombent les fleurs qui parfument les buissons. Le coq chante, les oiseaux s'éveillent les uns après les autres, chacun à son heure.

La vie parle ; elle anime l'horizon élargi. De légères fumées s'élèvent des cours d'eau, montent du flanc des collines. A l'orient apparaît une petite rougeur, semblable à une tache de sang. La tache grandit, se développe, livre bataille aux vapeurs de la terre : il semble d'abord qu'elle dépare la douce beauté de l'aurore. Mais la tache devient un globe : le globe grandit toujours, sa couleur s'épure, il commence à jeter des rayons.

Tout à coup il est saisi d'un tressaillement immense ; on dirait qu'il s'efforce de rompre un lien ; et, en effet, il brise l'écorce de sang, et il envahit l'horizon resplendissant de lumière : c'est le soleil, c'est le jour. Au brûlant attouchement de ses rayons, toute chose envoie au ciel un son, un parfum. — *Pater noster* ! Si l'homme oublie de le dire, la nature ne l'oubliera pas.

Elle répond par un frémissement d'amour à ces torrents de lumière qui l'inondent d'en haut. Et le brin d'herbe, et la feuille de ronce, et la montagne, et l'espace revêtent tout leur éclat.

J'attendais la voix de l'homme. D'un clocher lointain elle s'élève et remplit les airs. La nature ne salue que le Père ; partout où il a été achevé par la religion catholique, l'homme salue aussi la Mère que Dieu lui a donnée. — “*Angelus* ! . . . *Ave Maria* . . .”

Salut, véritable aurore, mère du véritable soleil ! Salut, vraie étoile des cieux, éternelle fleur de la terre, pur encens ! . . . Tu ne détournes pas ta main de l'enfant malade, ni tes regards de l'enfant

indocile, ni ton cœur de l'enfant souillé. Entre la faute et le châ-
timent, ta bonté s'interpose.

C'est maintenant que tout s'éclaire, que je vis, que j'entends,
que je sais ! Les sourires et les bruits de la nature sont un langage
que je connais ; mon cœur y répond avec un frémissement qui
tient de l'amour fraternel.

Le brin d'herbe est mon frère, la fleur et l'étoile sont mes
sœurs ; un jour, comme celui qui les a créées, je pourrai les appe-
ler par leur nom. Jésus est aussi mon frère, car Marie sera tou-
jours ma mère !

(L. VEUILLOT. *Ça et là*.)

Nous avons conseillé la lecture des œuvres de L. Veillot, et ces deux
extraits en diront les motifs, bien qu'ils soient pris au hasard. Au lieu de les
commenter, on nous saura gré de reproduire ici une colonne du journal l'*Uni-
vers* (11 janvier 1901) :

“ Je me rappelle une aventure originale, aventure littéraire déjà lointaine,
que je raconterai aussi simplement que s'il s'agissait d'un autre que moi.

“ J'écrivais déjà de temps en temps, en amateur, dans l'*Univers*, habitude
que j'ai toujours conservée, et L. Veillot me témoignait la plus aimable bonté.
Un jour il me demanda de lui rendre un service ; il s'agissait d'un article qu'il
avait promis à mon frère, Mgr de Ségur, sur l'un de ses ouvrages, et qu'il ne
trouvait pas le temps d'écrire : “ Faites-le pour moi, me dit-il ; je le reverrai
et je signerai : vous en aurez la peine, j'en aurai la gloire et je vous en serai
reconnaisant.”

“ Je me défendis mollement de ce dangereux honneur, car au fond j'étais
très flatté de la proposition, et je me mis à l'œuvre. Deux jours après, j'apportai
mon article à L. Veillot, qui le lut, le trouva “ parfait,” y changea quatre ou
cinq mots, et le signa bravement.

“ L'article parut. Le jour même, ma sœur, Sabine, qui n'était pas encore
entrée à la Visitation, me dit, dès qu'elle m'aperçut : “ As-tu lu le bel article
de L. Veillot sur le livre de Gaston?—Tu le trouves beau ? dis-je en souriant.
— Charmant ; et toi ? — Moi aussi, car c'est moi qui l'ai fait ! — Toi ! pas pos-
sible ! — Merci du compliment ; mais c'est comme cela. — Comment, poursui-
vit-elle, me prenant le journal et me montrant une phrase, c'est toi qui as écrit
ce mot-là ? — Celui-là, non. — Et celui-ci ? — Non plus. — Et ce troisième ? —
Pas davantage ! ”

“ J'espérais qu'elle me ferait grâce du quatrième et du cinquième. Elle fut
impitoyable ; les cinq mots y passèrent : partout, sans hésiter, elle avait
reconnu la griffe du maître.

“ Si, du moins, elle avait pu se tromper à mon avantage et reconnaître
quelque chose de Veillot dans un seul petit passage de mon cru, elle eût de
sa douce main pansé la blessure faite à mon amour-propre. Mais non ; je dus
boire le calice jusqu'à la lie ; je ne me consolai qu'en gardant pour moi les
découvertes de ma sœur, tout en confiant à quelques intimes, sous le sceau
du secret, que j'étais l'auteur de l'article.

“ Qui oserait dire, après cette épreuve, que M. de Buffon s'est trompé en
écrivant sa phrase célèbre : Le style, c'est l'homme ? ”

A. DE SÉGUR,

M. Brunetière Conférencier.

C'est une des plus curieuses figures de Paris que celle de M. Brunetière. Petit, maigre, avec des pieds et des mains d'une petitesse inaccoutumée, bien pris et vif dans sa taille menue, marchant d'un pas rapide et direct, comme un "s. . . . petit officier" (Daudet) qui marcherait au feu, il va droit à la table au tapis vert, s'incline légèrement, s'assied, toussote un peu — ce sont les *trois coups* de tout conférencier — et braque ses yeux sur le public.

L'attention se concentre sur cette tête maigre et longue, aux joues creuses sous la barbe brune, taillée court, au menton aigu, aux pommettes aiguës, au nez aigu, aux yeux perçants, incroyablement vifs et ardents derrière le miroitement du binocle, sur ce front haut, entêté, énergique; et l'on a cette double impression: investigation et volonté, passion de fouilleur acharné et énergie d'apostolat et de propagande. Les explorateurs-colonisateurs doivent avoir de ces têtes-là. Et en effet, entre la figure de Brazza et celle de M. Brunetière, il y a des traits de ressemblance.

Il parle "et sa voix un peu hésitante au début. . . ." eh bien ! non ! Impossible, quand il s'agit de M. Brunetière, de servir le cliché habituel, qui s'applique à tous les orateurs, sauf à lui. M. Brunetière commence à parler, et sa voix n'hésite pas plus au début qu'elle n'hésitera dans vingt minutes et dans trois quarts d'heure. Sa parole, dès le commencement, est ferme, nette, cou-

Nous avons classé M. Faguet parmi les critiques à lire, à étudier, et nous avons conseillé ses "Etudes sur le XIXème siècle." Il y avait des réserves à faire, non sur ses "Etudes" concernant le XVIIème mais le XVIIIème siècle.

Nous pourrions nous contenter de citer cet article sur M. "Brunetière conférencier." Si l'on veut des "Revue" de lecture *seulement*, il n'en manque pas, et nous les ferons connaître un jour; mais notre "Revue littéraire" — il est permis de le redire — a pour dessein d'apprendre à écrire par la réflexion, l'analyse et l'étude des œuvres, des chefs-d'œuvre. C'est là son caractère propre, et son titre à l'estime des abonnés. De quelle utilité serait, pour des élèves et des pensionnaires de 16 à 19 ans, le présent article, s'il n'était qu'un sujet de lecture? Analysé et étudié, il apprendra plus et mieux que *vingt* morceaux analogues, que l'on se contenterait d'effleurer d'un œil distrait et d'un regard intellectuel de surface. Pour ces raisons, en voici l'analyse :

pante, marquant solidement la ponctuation, scandant les propositions, détachant les incises, lançant avec précision et arrêtant avec sûreté les parenthèses, martelant avec énergie les formules essentielles que l'auditeur doit retenir. Cela est solide et sculptural. Il y a eu un saint Jean Bouche-d'Or ; il y a actuellement un Ferdinand Bouche-de-Bronze.

* * *

Et les phrases vont. Elles sont amples, larges, longues, se développent en leurs trois dimensions, avec une sécurité tranquille, ayant conscience de leur infaillibilité absolue. Pas une qui, quand elle commence, ne soit sûre d'aller jusqu'au bout, d'une allure harmonieuse, dans un déroulement facile et rythmique, et ne semble prendre plaisir à la longueur du chemin à parcourir et à la certitude du voyage sans accident. En vérité, elles semblent, ces phrases, des êtres vivants, qui naissent, croissent, s'enflent, se répandent en végétations puissantes, toujours solidement liées au tronc et procèdent bien directement des fortes racines, s'arrondissent, s'achèvent, complètent le dessin harmonieux et précis de leur forme définitive, s'arrêtent enfin et se reposent dans leur plénitude. Une autre succède. Il y a comme un plaisir physique à suivre dans leur course, qui toujours paraît aventureuse, et toujours, en même temps, rassure sur l'issue de l'aventure, ces phrases audacieuses qui se construisent à elles-mêmes un labyrinthe où elles se font un jeu de s'attarder et d'où elles se font une victoire de sortir avec aisance.

PLAN.

M. Brunetière conférencier : *Portrait littéraire.*

- I.—**Début :** Le conférencier.—1. Phrase initiale " C'est... Brunetière."
 2. La démarche " Petit... le public."
 3. La tête " L'attention... ressemblance."
 4. La voix " Il parle... Bronze."
- II.—**Milieu :** La conférence.—1. La phrase " Et les... avec aisance."
 2. L'idée " Cela... ordre."
 3. Le sujet " Ce qu'il... destinées."
- III.—**Conclusion :** Appréciation.—1. Qualités de l'œuvre " La littérature... résurrection."
 2. Maîtrise de l'homme " Si... marque."
 3. Respect de la morale " Et... salutaires."

Cela est dû à l'habitude d'écrire, à l'habitude de parler, à la fréquentation des grands écrivains du XVII^e siècle et de leur période nombreuse et équilibrée. — Voltaire est un grand écrivain ; mais voyez-vous Voltaire forcé de prononcer un grand discours suivi ? Je crois qu'il eût été embarrassé —, cela est dû surtout à la pleine possession de soi-même et de ses idées. L'idée se présente à M. Brunetière en son ensemble, tout entière, avec tous ses détails et toutes ses dépendances. Cela se dessine en son esprit comme une grande figure géométrique, et ce sont les lignes de cette figure que sa parole reproduit et projette sur l'auditoire, comme sur un tableau noir, avec toute la précision de l'ensemble et toute la netteté minutieuse des détails. "C'est inimaginable de parler avec cette correction," disait un conférencier, célèbre lui-même, au sortir d'une conférence de M. Brunetière. Avec cette correction, dans le grand sens du mot, c'est-à-dire avec cette propriété absolue du terme et cette netteté magistrale du dessin et de la structure ; oui, en effet, c'est inimaginable, ou, du moins, c'est excessivement rare, et c'est la caractéristique d'une vigueur et d'une maîtrise intellectuelle de premier ordre.

Ce qu'il dit ? La littérature française, ses phases, son développement et sa continuité. La littérature française, c'est le temple de M. Brunetière, et c'est son dieu. On fait toujours son dieu à son image, et par conséquent, la littérature française racontée par

Ces grandes lignes montrent comment faire un compte-rendu de conférence dans un "journal" ou "une Revue" ; elles indiquent aux élèves un procédé d'invention, de disposition et d'élocution. Tant qu'on se refusera à assumer la tâche de raisonner, de réfléchir, d'examiner le fond et la forme d'une page de littérature, il faudra se résigner au sort de ceux qui voudraient savoir écrire sans s'imposer nul effort ou le moins d'effort possible.

Si l'on prête attention au *style* de cet article, on découvrira avec plaisir la justesse et l'à-propos des métaphores et des comparaisons, l'art de ciseler une phrase, tantôt longue, ample, large, tantôt courte, incisive, pétrie de parenthèses et d'incidentes, chacune renchérissant sur l'autre, vraie imitation des phrases de M. Brunetière adoptées par M. Faguet, en artiste habile qui unit le précepte à l'exemple, au risque de ne pas éviter les répétitions de termes et les conjonctions superflues.

Nous pourrions confirmer ces réflexions générales par une étude des détails ; ce que nous disons dans cette note suffira pour garantir le caractère instructif et pédagogique de notre "Revue."

Avouons enfin que l'analyse qui précède nous est venue d'un "Professeur de séminaire en Canada" que nous remercions cordialement de sa complaisance, et qui voudra bien nous obliger à plus de gratitude encore envers son talent et sa personne.

M. Brunetière est logique, précise et harmonieuse. Elle part d'un point et se dirige vers un autre par un deuxième, avec rectitude, précision et sûreté, comme un discours bien suivi ou une conférence bien faite. Elle aussi est un être vivant qui a ses périodes successives et nécessaires, et dépendantes la seconde de la première, et la troisième de la seconde, de croissance, d'adolescence, de jeunesse, de virilité et d'âge mûr. Et dans son ample sein, d'autres êtres aussi ont leur vie propre, réglée, elle aussi, et concertée selon un dessin arrêté et précis. Chaque genre littéraire, épopée, tragédie, comédie, éloquence, lyrisme, a son évolution, son mouvement progressif *vers* la vie, *dans* la vie, *vers* la mort. Il naît, il balbutie, il bégaie, il parle, il chante, il détonne, il murmure, il radote, et il perd la parole et la vie. Et il laisse un fils, souvent — faut-il dire toujours ? M. Brunetière nous l'apprendra — un fils, un lui-même, différent de lui, gardant certains caractères de son origine, en ayant d'autres qui lui sont propres, et évoluant à son tour dans ses destinées.

* * *

La littérature enseignée ainsi, est-ce chose bien exacte et bien sûre ? Qui le sait ? Mais ce que tout le monde peut savoir, à lire ou à entendre M. Brunetière, c'est que c'est une chose hardie, comme tout ce qui vient de lui, audacieuse, énergique, commandée par une fermeté opiniâtre et une volonté de tous les diables. Sur-tout, c'est une chose vivante, comme tout ce qui vient de cet être d'apparence frêle, où brûle et crépite une vie intense. C'est chose qui n'est plus *livresque*, qui ne sent plus le catalogue ou le manuel, ou le dictionnaire de littérature. La littérature traitée ainsi s'anime, se meut, s'agite et agit. Voilà une résurrection.

Si avec cela, vous tenez compte des *dessous*, si vous vous avisez que ces vues hardies, que ces généralisations brillantes sont soutenues par une érudition immense, ne sont que les *résultats* derniers d'une accumulation énorme de connaissances, d'investigations patientes, de recherches et de fouilles prolongées, vous saurez à peu près quel maître en littérature instructif, inspirateur, excitateur, remueur d'esprits, est M. Brunetière. Quelqu'un qui lui résiste, qui a des doutes, me disait un jour : " Je ne puis pas lire un article de M. Brunetière, sans avoir l'impétueux désir d'en écrire trois pour le réfuter." Eh ! parbleu ! c'est précisément ce qu'il faut ; et c'est ce qui prouve ce que vaut M. Brunetière ; c'en est la marque.

Et enfin, il ne faut pas oublier une chose qui n'est pas un détail. Ce maître en littérature n'a pas pour borne les limites de la littérature elle-même. Il ne croit pas que la littérature soit à elle-même son but. Il la subordonne à la morale comme à sa fin naturelle et nécessaire. Il croit que l'homme de lettres a son rôle dans le corps social, et que l'évolution de la littérature rentre dans l'évolution morale, pour y servir. Il croit que l'on écrit pour agir, et que l'action exercée par l'écrit juge, en dernier ressort, l'écrivain. Dernier trait qui achève, je veux dire qui contribuera à préciser le portrait de cet énergique, né pour l'action, volontaire, autoritaire qui a de l'autorité, chose rare, homme de décision et de combat, dont les allures quelquefois belliqueuses marquent seulement l'impatience d'agir sur les esprits, le besoin de faire entrer dans les âmes quelques notions justes et quelques vérités salutaires.

EMILE FAGUET.

(Renaissance politique et littér., 2 Déc. 1900.)

N° VII.

Ce qu'il ne faut pas lire.

1. Il ne sera pas superflu d'indiquer ici "ce que" tout lecteur ou lectrice, qui se respecte, "ne doit jamais" avoir sous la main. Nous dirons ensuite ce qu'il est "inutile" de lire.

C'est d'abord une production quelconque qui serait **mauvaise**, —mauvaise au point de vue de la religion, dont l'auteur s'efforcerait d'attaquer et de détruire le dogme ou la morale : le *dogme*, en le représentant comme impossible, absurde, ridicule, contraire à la raison ou au progrès moderne, et en le remplaçant dans ses écrits par un rationalisme faux, par le naturalisme ou pire encore ; la *morale*, en la dénonçant comme trop sévère, impraticable, abrutissante, et en lui substituant une espèce de religion naturelle de mauvais aloi, de morale utilitaire et indépendante, où l'homme peut, à sa fantaisie, s'adonner à tous les plaisirs, sans autre responsabilité de ses actes que celle qui relève de sa conscience

individuelle ou qu'il encourt devant la loi civile et l'opinion publique.

De là, dans un très grand nombre d'œuvres contemporaines, ces sorties ouvertement agressives et ces attaques sourdement menées contre le catholicisme, contre ses enseignements, son culte, sa discipline, ses lois et son sacerdoce, contre tout ce qui le concerne de plus ou moins près ; de là, l'exposé complaisant de ces principes subversifs de toute autorité religieuse, de toute hiérarchie ecclésiastique ou sociale ; de là, ces tableaux voluptueux et obscènes, relevés de gravures impudentes, qui tendent à honnir l'innocence et à tuer la vertu, en rabaissant l'âme et la vie des lecteurs au niveau de la brute sans raison, sans liberté, sans idéal, sans morale.

Faut-il s'étonner si « l'Index » condamne et défend expressément et implicitement les ouvrages de ce genre ? L'Index condamne toujours sur un fondement et un examen raisonné : donc ce qu'il défend est toujours mauvais et nuisible ; c'est un précieux enseignement qui éclaire, dirige, sauvegarde : il doit suffire à toute âme chrétienne.

* *

2. C'est ensuite toute publication **dangereuse**, et l'on se demande pour quelle raison ce qui est qualifié de ce nom ne devrait pas être inexorablement écarté comme un poison funeste. — Qu'est-ce donc qu'un livre dangereux ?

Un livre, ou une publication quelconque — journal, feuilleton, revue, almanach, pamphlet, drame... — est dangereux pour l'**individu**, quand il fausse l'*esprit* au moyen d'arguments spécieux, de raisonnements qui n'ont que l'apparence du vrai, de théories contraires au fond à la religion, au catholicisme, à un point de son enseignement ; — quand il exalte l'*imagination*, en la transportant dans un monde idéal, par un tissu de fables, d'aventures de pure invention et de fantaisie ; — quand il caresse la *sensibilité* ou la *sensualité*, corrompt le *cœur*, tantôt par des peintures légèrement obscènes, des tableaux où les gazes voilent les nudités, des dialogues où l'on devine pire que l'on ne dit dans le langage, par des situations et des intrigues où l'on fait intervenir comme excuses la nécessité, la fatalité, la faiblesse humaine, l'inconscience des passions... ; — quand il gâte le *goût* par une sentimentalité mignarde, douce-reuse, mielleuse, larmoyante, d'une afféterie et d'une compassion que l'on accorde sans mesure à des êtres imaginaires,

pendant qu'on la refuse aux parents, aux amis, aux pauvres et aux malades en chair et en os ; — quand il énerve la *volonté* et développe à l'excès contre elle les sens et les facultés inférieures de l'âme, amenant ainsi la mollesse, la paresse, le gaspillage du temps, l'oubli des devoirs les plus sacrés et de la religion et de la situation sociale ; — quand il ruine les principes d'une *éducation chrétienne*, les exigences de la sanctification personnelle, les conseils désintéressés des parents et des personnes qui détiennent l'autorité ; — quand il finit par dégoûter du sérieux très réel de la vie humaine, et par engendrer le péché, la rechute dans le péché, l'habitude du péché, l'obstination et l'endurcissement dans le péché, la diffusion du péché, le scandale, avec la perte de la foi et peut-être du salut éternel.

Et, en effet, que de facultés brillantes ont été paralysées ! Que de bons sentiments ont été étouffés ! Que de carrières brisées, que d'existences déshonorées, de jeunes cœurs flétris, de vies empoisonnées, que de malheurs et de crimes, aboutissant à l'hôpital, au baigne, au divorce, au désespoir et au suicide, par suite de la lecture dangereuse, pernicieuse, mauvaise !

Que dire des effets de tels livres sur la famille ? Par le seul fait qu'ils fomentent et excitent les passions individuelles, il arrive que leurs victimes ; — n'ayant plus d'affection pour leurs familles, trouvent le bonheur ailleurs que dans la vie intime de leurs parents, s'en éloignent et vont se pervertir dans les mauvaises compagnies ; — n'ayant plus ni piété, ni crainte de Dieu, n'ont plus également le respect, la crainte, la soumission, la reconnaissance envers les auteurs de leurs jours et les éducateurs de leur jeunesse : que de crève-cœurs, que de déchirements et de divisions se cachent sous ces décombres ! — voulant satisfaire leurs mauvais penchants, elles se ruinent et souvent ruinent avec elles de pauvres frères, de pauvres sœurs, de pauvres enfants, dont les droits s'engloutissent dans le même abîme que leur fortune, cherchant toujours de nouvelles satisfactions et un bonheur qui ne se laisse pas atteindre, usent à cette poursuite folle leur santé et leur honneur, ont recours au vol, à l'injustice, au crime ; d'où la honte et l'infamie pour elles-mêmes et pour leur famille !

Que l'on juge dès lors de ce que sont pour la société de telles productions ! Elles imпреignent les esprits de fausses doctrines, corrompent les mœurs, effacent, baïllonnent, étouffent la conscience publique ; elles concourent à ourdir les complots, à

peupler les clubs clandestins ou les sociétés secrètes, à préparer les révolutions, à faire éclater les cataclysmes épouvantables qui causent la ruine des nations.

On verra bientôt si nous exagérons à plaisir, et si nous voyons l'œuvre néfaste qui se poursuit sous un jour trop sombre.

* *

3. Au-dessous ou à côté du mauvais et du dangereux se rencontre le **médiocre**, toute une littérature d'ordre inférieure qui n'apprend rien, parce que les œuvres qui la composent ne se recommandent : — ni par le *fond*, n'étant qu'un assemblage de personnages imaginaires, outrés, invraisemblables, impossibles, un tissu d'actions fictives, également en dehors de la vie réelle, parfois fausses et absurdes, saupoudrées de duperies, d'effronteries, de vols, d'enlèvements, d'assassinats ; — ni par le *plan*, qui brille par son absence, sans unité, sans gradation, sans logique dans les développements que remplacent des incohérences et des juxtapositions forcées ; — ni par le *style*, qui est composé d'expressions vagues et incorrectes, de phrases creuses, sonores, en vieux cliché, de liaisons arbitraires, contournées, enchevêtrées, et le reste.

* *

4. Les données générales que nous venons d'établir concernent les feuilletons, les romans surtout, les journaux, les revues, les pièces de théâtre, les recueils de poésie, les ouvrages d'histoire et les récits de voyage. On voit si le champ est vaste ; nous nous bornerons à y glaner quelques exemples de choix.

(à suivre.)

